SÉANCE PUBLIQUE

DE

LA FACULTÉ DE MÉDECINE

DE STRASBOURG,

DU QUATORZE DÉCEMBRE 1826,

POUR

LA DISTRIBUTION DES PRIX

DE L'ANNÉE SCOLAIRE 1825 — 1826.

STRASBOURG,
De l'imprimerie de F. G. LEVRAULT, imprimeur de l'Académie.
1827.

EXTRAIT

Du registre des délibérations de la Faculté de médecine de l'académie de Strasbourg.

Le Jeudi 14 Décembre 1826, à midi, la Faculté de médecine, présidée par M. le Recteur de l'Académie, se réunit en grand costume dans la salle de ses actes publics, pour procéder à la distribution des prix de l'année scolaire 1825 — 1826.

Cette séance est honorée de la présence des membres des premières autorités, et d'un grand nombre de personnes distinguées par leur rang et par leur goût pour les sciences.

M. le Recteur de l'Académie ayant ouvert la séance, M. Masuyer, professeur de chimie, président de la Faculté, prononce le discours suivant :

Messieurs,

Je m'étais proposé de présenter à cette honorable assemblée un essai de chimie médicale, de pathologie et de thérapeutique humorale, telles qu'elles doivent être de nos jours; mais un grand deuil est venu interrompre ce travail, et j'ai reçu de la Faculté la mission de ne vous entretenir que de la perte qu'elle a faite dans l'un de ses membres,

M. Thomas Lauth, professeur d'anatomie en cette Faculté, mort presque subitement en revenant d'un voyage d'Allemagne entrepris dans l'intérêt de sa santé, et dans l'intérêt de la science, qu'il ne perdait jamais de vue.

C'est lorsque la société perd quelqu'une de ces notabilités acquises par le travail et la science, qu'elle est plus disposée à leur rendre justice et qu'elle aime à se faire rendre compte des efforts par lesquels des hommes recommandables sont parvenus à ce degré d'illustration qui les rend chers à leurs concitoyens comme à ceux qui parcourent la même carrière : et cet hommage accordé aux services rendus est d'autant plus avantageux à la société elle-même, qu'il offre un exemple et souvent un modèle aux jeunes gens qui embrassent la même carrière. . . Vous verrez donc, MM. les Élèves, par cet éloge historique de M. Lauth, avec quel zèle et quelle ardeur vous devez vous livrer aux études qui font partie de la vaste carrière que vous embrassez, si comme lui vous voulez mériter cette estime publique qui l'accompagne dans la tombe.

Nous apprenons de lui-même, dans un discours prononcé à l'occasion de sa réception comme professeur à l'ancienne Faculté de médecine de Strasbourg, le 26 Août 1785, qu'il était né dans cette ville le 19 Août 1758, de M. Jean-George Lauth, docteur en médecine et accoucheur distingué, et de Dame Sibylle Wachter, de Memmingen en Suisse, dont le père, orfèvre, était depuis long-temps établi à Strasbourg. Le jeune Lauth fit ses études au gymnase de cette ville, dont il suivit toutes les classes pendant sept années.

A quatorze ans, en 1772, le jeune LAUTH commença à prendre ses inscriptions et à fréquenter l'ancienne Université; il en suivit tous les cours avec ce zèle et cette assiduité qui promettent des succès, et que nous remarquons dans ceux de nos élèves qui semblent destinés à nous remplacer. Il étudia la littérature latine sous MM. MULLER et sous le célèbre OBERLIN, qui lui apprit à connaître toutes les beautés de cette langue; il la possédait mieux que ses langues maternelles; la parlait et l'écrivait avec une élégance toute particulière, parce qu'il avait conservé l'habitude de rédiger en latin toutes les notes qu'il faisait sur les divers objets de ses études. Il étudia la littérature grecque sous M. SCHERER et suivit sur la même matière les cours particuliers de M. SCHNEIDER, devenu ensuite professeur à Francfort-sur-l'Oder.

L'étude des principales langues vivantes ne l'occupa pas moins, et l'on voit dans son Esprit de l'instruction publique qu'il ne croyait pas que l'on pût se dispenser d'en apprendre plusieurs : aussi possédait-il les sept principales langues anciennes et modernes.

Les leçons d'antiquité de M. OBERLIN et celles d'histoire de M. LORENZ eurent aussi pour lui beaucoup d'attraits.

M. SCHWEIGHÆUSER, devenu si célèbre par sa vaste érudition et son excellent esprit de critique, faisait alors des cours de philosophie première, que M. LAUTH suivit avec le plus grand fruit : il s'adonna à ces études préliminaires avec toute l'ardeur de son âge et de manière à se les rendre propres et familières.

Bientôt il s'appliqua aux mathématiques sous M. BRACKEN-

HOFFER, les répétant avec M. HERRENSCHNEIDER, dont il déplora la mort prématurée en ces termes : *Cujus præmaturam mortem semper lugebunt qui ineffabilem illius in docendo claritatem experti sunt.* Il se livra à cette belle partie des connaissances humaines avec un zèle tout particulier pendant deux ans, et n'en abandonna l'étude qu'avec beaucoup de peine.

Il eut en outre l'avantage d'étudier les principes de philosophie naturelle et de suivre les cours publics et privés de M. SCHURER, qui fut son professeur et son ami particulier : *Si præceptorem ita nominare licet,* dit-il.

Enfin, M. LAUTH étudia l'histoire naturelle dans le beau cabinet que M. HERMANN rassemblait avec tant de zèle et à de si grands frais. M. HERMANN lui en fit connaître toutes les parties avec tout le zèle qu'il mettait à rassembler cette belle et riche collection, que notre Académie a l'avantage de posséder, accrue et enrichie par les soins de son gendre, M. HAMMER, et des conservateurs distingués qui en prennent soin.

Ainsi préparé, il commença l'étude des sciences qui font plus spécialement partie de la médecine proprement dite. Mais, peu s'en fallut que, repoussé par l'obscurité et les incertitudes que lui présentait l'étude de ces sciences qui diffèrent si prodigieusement de l'évidence mathématique ; peu s'en fallut, dit-il lui-même, que, quelque désireux qu'il fût d'apprendre, il ne les abandonnât et ne revînt à ses premiers travaux : l'embarras de retourner sur ses pas et de montrer si peu de persévérance ; les encouragemens de MM. SPIELMANN et

Lobstein, ornemens de l'ancienne Faculté de cette ville; sa constance dans le travail, dissipèrent ces premiers nuages; de sorte que peu à peu non-seulement il grava les préceptes de la science dans sa mémoire, mais qu'il parvint bientôt à les aimer.

Pendant les étés il suivait les cours de botanique de M. Spielmann au jardin de cette ville et dans ses herborisations à la campagne. Le premier hiver il prit une idée de l'ensemble de l'anatomie au cours de M. Lobstein, et s'attacha bientôt à ses détails; il apprit ensuite la thérapeutique, la matière médicale et l'art de formuler sous M. Spielmann, fréquenta les cours de pathologie générale et de chirurgie de M. Lobstein; et ce fut aussi sous le même professeur que M. Lauth pratiqua toutes les opérations de chirurgie sur les cadavres.

Il suivit enfin les cours de pathologie spéciale de M. Pfeffinger. Ainsi, initié aux théories de l'art, il commença à les appliquer à la pratique.

Comme il est absolument nécessaire pour celui qui se destine à la pratique de la médecine, de voir la nature souffrante, M. Lauth visitait assidument tous les hôpitaux de Strasbourg; il étudia les principes et la pratique de l'art des accouchemens sous M. Roederer; la clinique interne sous M. Ehrmann, médecin du grand hôpital de cette ville, dont il fut bientôt l'adjoint. Il dut une grande partie de ses connaissances en chirurgie à la pratique du très-habile M. Marschal et à celle de M. Riche, chirurgien-major de l'hôpital militaire. C'est ainsi que, pendant deux

ans, en voyant chaque jour des malades, il apprit, dit-il, à reconnaître les excès et les défauts des efforts de la nature dans les maladies; enfin, il se disposa à soutenir sa thèse, et il en prit le sujet dans celle des parties accessoires à la médecine qu'il avait le moins aimée, sans qu'il put dire pourquoi. La raison qui détermina son choix, c'est qu'il voulut se faire une nécessité de mieux connaître une science sur laquelle il se proposait d'écrire, ne pouvant approuver la marche de ceux qui, ayant plus de goût pour une branche en particulier, s'y livrent exclusivement et négligent toutes les autres.

M. Lauth s'attacha donc à résoudre les problèmes de la solution desquels le célèbre Spielmann lui avait proposé de s'occuper, et il publia sa thèse sur l'analyse de l'urine et l'acide phosphorique, sous la présidence de cet illustre professeur; cette dissertation est divisée en trente-deux paragraphes. On y trouve tous les faits alors connus sur ce sujet, et quelques expériences nouvelles tendant à éclaircir des questions encore peu examinées. Elle fut soutenue le 25 Janvier 1781. Il en soutint ensuite une autre pour la licence, le 19 Août de la même année, sur l'érable, dont il avait étudié les caractères botaniques au jardin et sur les montagnes voisines de ces contrées; enfin, après avoir subi tous les examens voulus à cette époque, il fut reçu docteur en médecine le 27 Septembre 1781.

Bientôt après M. Lauth voyagea pour perfectionner ses connaissances en médecine : il se rendit d'abord à Paris, où il vit tout ce que cette ville pouvait lui offrir de plus

curieux ; il s'y attacha à quelques points spéciaux, suivit régulièrement le cours particulier d'anatomie de Desault, répéta sous lui toutes les opérations de chirurgie, et fréquenta l'hôpital de la Charité, dont Desault était alors chirurgien en chef.

Il eut occasion de remarquer combien les jeunes chirurgiens qui affluaient dans cet hôpital y faisaient de progrès, parce qu'on y rassemblait les maladies les plus rares. Il suivit avec soin les cours d'accouchement de M. Baudelocque, et parmi le grand nombre de personnes qu'il fréquenta, et dans le commerce desquelles il puisa de nouvelles idées, il cite particulièrement Vicq-d'Azyr, secrétaire de la Société royale de médecine, anatomiste et orateur, dont les éloges historiques sont autant de palmes que, suivant l'expression de M. Lauth, il cueillait lui-même chaque année : il entretint avec cet homme célèbre une correspondance dont il s'honorait.

De là M. Lauth se rendit à Londres, en passant par la Flandre et s'embarquant à Ostende : il rencontra à Londres un de ses anciens condisciples et amis, M. Schulz, de Hambourg, avec lequel il se logea, et qui lui fut extrêmement utile, parce que, connaissant déjà la ville, il le conduisit partout, en sorte qu'il en connut tous les trésors en peu de temps.

Parmi les sept principaux hôpitaux de cette capitale, qui ne le cèdent à aucun établissement de ce genre en Europe, il fréquenta surtout celui de Saint-Barthelemi, dont le célèbre Pott était alors chirurgien ; ensuite celui de West-

minster, où il fut conduit par MM. Watson et Justamond, et celui de Londres, que M. Blizard lui fit voir. Il ne fit que visiter ceux de Saint-Thomas, de Gui, de Middlesex et de Saint-George; mais, outre les hôpitaux proprement dits, il fréquenta les dispensaires, établissemens utiles que depuis nous avons imités : il s'attacha surtout à celui de Westminster, dont était alors médecin M. S. F. Simmons, très-connu par le premier Journal de médecine de Londres dont il fut le fondateur. Chose fort remarquable que l'Angleterre n'ait eu que si tard un journal de médecine. J'ai traduit et publié, en français, quatre volumes de ce Journal. Ainsi M. Simmons, qui fut mon correspondant à Londres, fut aussi l'ami de M. Lauth, qui assista à toutes ses consultations et fut conduit par lui chez un grand nombre de malades. En même temps M. Lauth accompagnait M. Simmons à l'hôpital Saint-Luc, consacré aux aliénés, et il y fut témoin des efforts de ce médecin pour soulager la plus triste des misères de l'humanité.

Ce fut pour lui un bonheur d'entendre encore l'un des hommes les plus laborieux de son temps, le célèbre Guillaume Hunter, mort peu après, et d'admirer avec lui ses belles planches de la matrice dans l'état de grossesse. Il visita avec M. Cruickshanks, associé de M. Hunter, son Muséum d'anatomie, le plus vaste de ceux qui existaient alors; mais que surpasse de beaucoup celui que possède aujourd'hui notre Faculté. Il étudia aussi la collection du célèbre Lowdher, accoucheur, qui était presque rivale de celle de M. Hunter, mais qui ne contenait que des prépa-

rations relatives aux accouchemens : elle attira fortement son attention. Il vit encore le cabinet de Jean Hunter, que possédait M. Watson; connut M. Sheldon, chirurgien, qui avait fait des voyages aérostatiques, et M. Cline, médecin de l'hôpital Saint-Thomas; enfin, il assista aux essais de MM. Birch et Gray sur l'électricité appliquée au traitement des maladies.

Telles furent à Londres les occupations ou les études médicales de notre jeune voyageur. Il ne peut y avoir rien de plus heureux pour un jeune homme qui aime les sciences et la littérature, que d'être admis chez un savant illustre et généreux qui les cultive et les protège. M. Lauth fut présenté et reçu chez M. Banks, président de la Société royale de Londres; il vit sa bibliothèque, son magnifique herbier, son Musée; enfin, il put assister à ces réunions d'hommes célèbres qui y affluaient, et recueillir tout ce qui s'y disait de nouveau relativement aux progrès des sciences dans toutes les parties et sur les changemens qu'elles pouvaient éprouver.

C'est là, c'est chez M. Banks, qu'il connut M. Broussonnet, notre célèbre ichthyologiste, sur lequel il s'exprime en des termes si honorables, que je craindrais de ne pas rendre assez fidèlement en français des sentimens qui prouvent si bien qu'il connut l'amitié et combien il était fait pour la sentir : *Ibi te primum novi suavissime Broussonnet, te clarum noscunt ichtyologum, noscent œconomiæ ruralis promotorem quotquot scholam nuper Parisiis conditam recordabuntur rerum naturalium periti; te novi amicum;*

mihi otii britannici amœnitatem dulciorem reddidisti; tecum albo notavi, notaboque calculo dies in felici Britannia transactos... C'est là qu'il fit aussi la connaissance du célèbre SCARPA, avec lequel il était resté en correspondance.

Le jeune LAUTH quitta Londres avec regret, se rembarqua pour Ostende, et vint à Bruxelles, où M. BURTIN le força à venir séjourner chez lui. M. BURTIN, qui venait de remporter à l'Académie de Bruxelles un prix sur cette question : Quels sont les végétaux indigènes à la Belgique que l'on peut substituer aux remèdes exotiques : était encore plus connu par son oryctographie de Bruxelles; mais il eut bientôt à regretter la perte de ce savant.

Anvers, Rotterdam et Lahaye furent visitées avec le même empressement de curiosité par notre jeune voyageur. Il passa quelque temps à Leyde. Le célèbre GAUBIUS venait de mourir; il avait été suivi de près par VAN DOEVEREN et J. G. HAHN. MM. SANDIFORT et VAN ROYEN continuaient à y enrichir les sciences. Il eut bientôt à déplorer la mort de M. BRAND, qui l'avait reçu chez lui, et par lequel il avait vu pratiquer l'opération césarienne avec succès. Le cabinet des préparations anatomiques de VAN DOEVEREN, qui avait été ajouté aux trésors en ce genre que Leyde possédait déjà, appela toute son attention, et il admira parmi ces préparations l'utérus remarquable de NORTWYCK.

A Amsterdam M. LAUTH connut le célèbre BURMANN, médecin et professeur de botanique; il l'accompagna auprès de ses malades et eut avec lui de fréquens entretiens.

Il visita la belle collection d'ostéologie pathologique que Hovius avait donnée au Musée de cette ville, et que le célèbre Bonn, professeur d'anatomie, a décrite dans ses ouvrages.

Une correspondance littéraire s'établit entre notre jeune voyageur et M. Michel, docteur en médecine, qui avait publié une Synchondrotomie très-estimée, et qui, l'année précédente, avait remporté le prix proposé par l'Académie de Flessingue sur les fièvres catarrhales de la Belgique. M. Deimann, qui s'était adonné à l'électricité médicale, et qui avait reconnu et constaté l'usage des feuilles pour la purification de l'air atmosphérique, le reçut chez lui : il alla ensuite à Utrecht, Arnheim, parcourut la stérile Westphalie et vint à Cassel, où il s'entretint avec les célèbres Baldinger et Stein ; il y séjourna chez le célèbre Moench. De là il se rendit à Gœttingue, où se trouvait son frère qui y faisait son droit. De fréquentes visites aux célèbres professeurs MM. Murray, Richter, Wrisberg, Gmelin, Blumenbach, furent pour M. Lauth une source féconde d'instruction : il fit une courte excursion dans la forêt d'Hyrcinie, et revint dans ses foyers vers la fin de 1782, en passant par Cassel, Marbourg, Giessen, Francfort, Mayence et Manheim.

De retour à Strasbourg, M. Lauth y fut bientôt nommé par le collége des Quinze adjoint de MM. Rœderer et Ostertag, professeurs d'accouchemens. Il commença dès-lors à exercer dans cette ville la médecine et les accouchemens. La Faculté de médecine lui accorda la permission de

faire des répétitions aux élèves; il composa pour plusieurs d'entre eux des dissertations qu'il ne lui a pas été permis de rappeler : lorsque peu après la mort eut enlevé M. Spielmann par une courte maladie, et ensuite M. Lobstein, mort d'une maladie chronique, il fut nommé par le conseil des Treize prosecteur et démonstrateur d'anatomie, le 17 Janvier 1784, sous la condition expresse qu'il enseignerait toutes les parties de cette science.

M. Lauth se livra donc pendant tout cet hiver soir et matin aux démonstrations de ce cours. Au mois de Septembre de la même année le conseil académique le nomma professeur extraordinaire de médecine : pendant l'hiver suivant, il fit le cours d'anatomie complet, et démontra les opérations de chirurgie sur le cadavre. Sur la fin de cet hiver 1785 il publia sa collection des ouvrages latins sur les anévrismes. Ce fut immédiatement après son premier cours d'anatomie, le 11 Avril 1785, que l'Académie réunie en corps lui accorda le titre et les fonctions de professeur ordinaire d'anatomie et de chirurgie. Le jour de son installation à cette place, qui comblait ses espérances, il prononça son discours sur la raison pour laquelle on peut dire que l'ame réside dans une partie quelconque du corps. Cette inauguration fut fixée au vendredi 2 Septembre 1785. Ce ne fut qu'à l'occasion de la réception de M. Blessig, comme professeur de philosophie, le 9 Novembre 1786, que ce discours fut imprimé; et c'est dans un programme sur l'ordre de l'enseignement du semestre d'hiver de l'année 1786 que l'on trouve son opuscule sur la cataracte.

Tels sont, Messieurs, les premiers travaux de M. Lauth: on voit avec quelle ardeur il parcourut toutes les parties de la science, et comment par une éducation médicale complète il mérita la confiance et les suffrages de ses concitoyens pour une place ambitionnée par tous les jeunes talens, et qui est pour tous ceux qui y parviennent le complément des honneurs académiques.

Vous devez juger, MM. les Élèves, par ce court et rapide exposé des travaux préliminaires à la pratique de la médecine, de l'immensité des recherches qui doivent vous occuper pour marcher sur les traces de M. Lauth. Il nous présente un trait caractéristique qui le rapproche de notre illustre Fernel, celui d'une grande persévérance dans le travail. Elle était aussi grande chez M. Lauth que chez Fernel. Il considérait le changement d'occupation comme un délassement, et répondait à ceux qui le pressaient de prendre quelque repos : *Longa quiescendi tempora fata dabunt;* terme fatal, auquel aboutissent les qualités les plus aimables comme les plus essentielles.

M. Lauth présente aussi ce point de rapprochement avec Fernel, que l'amour des mathématiques manqua de l'enlever à la médecine, et que, comme Fernel, cette assiduité dans le travail, cette rectitude dans les idées que donne l'esprit mathématique, excitait quelquefois en lui un premier mouvement de brusquerie, lorsqu'on lui présentait une opinion dont la justesse lui paraissait plus ou moins équivoque : léger défaut, très-excusable chez un homme toujours fortement occupé, et qui réunissait d'ail-

leurs toutes les qualités sociales. Nous avons vu dans les nobles expressions de son amitié pour MM. Schurer, Herrenschneider, Broussonnet, qu'il était bon ami : il fut bon époux, père aussi tendre qu'éclairé et zélé pour l'éducation de sa famille, éducation dans laquelle il n'a si bien réussi que parce qu'il en sentait toute l'importance, et parce qu'il avait su s'associer une épouse d'un mérite distingué, près de laquelle il goûta sans mélange les plaisirs les plus réels de la vie. Aussi jusqu'aux derniers instans de cette heureuse union vit-on que le temps n'avait point flétri cette fleur de sentiment qui avait embelli leurs plus beaux jours.

Nous n'avons montré jusqu'ici M. Lauth que dans ses premiers travaux et dans les commencemens d'une vie toute consacrée à l'étude. Tous ces travaux ne sont en quelque sorte que des quantités communes dans l'éducation des gens de l'art convenablement instruits; voyons quelles furent les quantités additionnelles par lesquelles M. Lauth ne tarda pas à se distinguer.

En revenant sur ses premières productions, nous remarquerons que l'on trouve dans sa thèse : *De analysi urinæ et acido phosphoreo*, publiée en 1781, les germes d'un véritable talent, tel que nous aimons à les retrouver dans les dissertations que quelques élèves distingués présentent chaque année à cette Faculté : nous avons déjà remarqué que celle de M. Lauth contient tous les faits connus à cette époque et soulève des questions non encore abordées.

Sa dissertation sur l'érable, également publiée en 1781,

pour la licence, est remarquable par l'érudition dont il y fait preuve, comme dans tous ses autres ouvrages ; et tel était le caractère distinctif de son talent, que l'érudition ne nuisit point en lui à l'esprit d'observation.

Son opuscule sur le siége de l'ame, prononcé à l'occasion de sa réception comme professeur, et celui sur la cataracte, prononcé le 11 Novembre 1786, sont marqués du même sceau, ainsi que la préface de son Recueil des écrits latins sur l'anévrisme, qui parut en 1785; préface dans laquelle on trouve une observation curieuse, qui a été recueillie par tous les gens de l'art, et qui prouve ce que nous venons de dire de son esprit d'observation. Il explique comment le corps des vertèbres se trouve usé par la tumeur, tandis que les ligamens intervertébraux restent intacts, à raison de leur élasticité.

Une Nosographie chirurgicale, imprimée en 1788, fut destinée à servir de cadre aux cours de chirurgie qu'il faisait alors.

Des Élémens de myologie et de syndesmologie, publiés par notre collègue en l'an VI de la république (1797), sont encore un ouvrage normal sur ces parties de l'anatomie; la synonymie y est très-complète : les capsules muqueuses n'avaient jamais été décrites avec autant d'exactitude dans les ouvrages antérieurs à celui-ci. Il a été traduit en allemand à Halle, par M. Klupsch, en 1805.

Sa Dissertation en allemand sur la scarlatine et l'angine, qui en 1820 furent regardées comme épidémiques dans nos contrées, renferme un parallèle très-bien fait entre

les diverses maladies éruptives, des détails bien tracés sur le mode de traitement de la scarlatine simple et miliaire, et des notions qui paraissent fort justes sur l'étiologie de l'épidémie régnante. Nous avons encore de lui plusieurs autres écrits publiés, soit en langue allemande, soit en langue française.

1.° Une traduction de l'ouvrage de M. Balfour, Anglais, sur l'influence de la lune sur l'économie animale;

2.° Un Mémoire sur l'icthyose cornée;

3.° Un Mémoire sur la ventriloquie;

4.° Un Mémoire sur les succédanés du quinquina;

5.° Un Mémoire sur l'usage interne du phosphore.

Son éloge historique de M. Hermann, en 1801, écrit en latin, justifie ce que nous avons dit de la facilité et de l'élégance avec laquelle il écrivait dans cette langue.

Le premier volume de son Histoire de l'anatomie, en 1815, extrêmement remarquable par l'immensité des recherches qu'il contient, et par la vaste érudition qu'il annonce, ne l'est pas moins par la justesse des vues et des réflexions de l'auteur. Nous aurions bien plus à regretter que la mort nous eût privé de la suite de cet ouvrage, dont les matériaux se trouvent en grande partie rassemblés dans les cartons de l'auteur, si son fils, M. Alexandre Lauth, qui sent vivement les devoirs de cette noble tâche, ne se disposait à continuer, avec les notes de son père, un travail qui devait assurer à notre collègue un rang si distingué parmi les savans de notre âge.

On dirait que c'était surtout pour composer ce bel ou-

vrage que M. Lauth avait rassemblé à si grands frais cette bibliothèque aussi vaste que bien choisie, l'un des ornemens de cette ville.

L'ouvrage intitulé l'Esprit de l'instruction publique, publié en 1816, ouvrage dans lequel l'auteur donne principalement ses vues sur l'organisation et l'enseignement de la médecine, montre cet esprit d'ordre et de suite qui caractérise ceux qui se sont livrés aux mathématiques avec un goût prononcé. Et il est à remarquer que c'est aux parties les mieux démontrées de l'art, l'anatomie, la chirurgie et les accouchemens, que M. Lauth s'était principalement attaché.

Ses Mémoires sur l'anatomie du cerveau, publiés dans le Journal complémentaire du Dictionnaire des sciences médicales, volumes III et IV, contiennent des vues nouvelles sur la connexion des diverses parties du cerveau, sur sa division en différens appareils, objets curieux dont les limites de ce discours ne me permettent pas de vous entretenir.

On trouve en outre dans le Journal de la société des sciences du Bas-Rhin l'histoire de deux anévrismes, suivie de remarques importantes. C'est en 1824 qu'il publia ces observations.

Enfin, son Mémoire sur trois points relatifs à la vision, inséré dans la Nouvelle Bibliothèque médicale, en Décembre 1825, non moins que ses travaux pour continuer son histoire de l'anatomie, sont une preuve de cet amour constant pour la science et le travail, qui n'a pu le quitter qu'avec la vie. Nous pouvons donc lui appliquer justement ce qu'il dit avec tant d'élégance de M. Hermann dans l'éloge

historique de ce savant naturaliste ; éloge dans lequel M. Lauth se peint lui-même dans la langue qui lui était propre.

« *Calamitatibus publicis eo magis annumerabit fatum* « *hoc, bonus quisque, quo rariores homines nascuntur* « *qui nec servili animo negotiis funguntur, neque petu-* « *lanti imaginationi indulgent, sed perspicaci ingenio* « *digerunt quæ pertinaci studio assequuntur, et quorum* « *otium in mutatione laboris versatur.*

« *Ejus igitur memoriam venerabuntur scientiarum* « *eminentiores alumni, et quamdiu litterarum cultura* « *apud nos florebit, illius laudes honos nomenque ma-* « *nebunt...* »

Si les sciences et les arts venaient encore une fois à se perdre, c'est par la médecine qu'ils seraient conservés, comme on le vit au temps où le mahométisme les détruisit à Alexandrie. Ce furent en effet les médecins arabes qui commencèrent immédiatement à les relever après ce désastre. Et de nos jours, lorsque la tourmente révolutionnaire eut détruit tous les établissemens d'instruction publique, n'est-ce pas par le rétablissement des écoles de médecine qu'elle commença à revenir sur ses pas ? Le besoin des armées exigea impérieusement ce rétablissement. M. Lauth fut immédiatement appelé à celle de Strasbourg. Il avait refusé d'aller à Tubingue en cette qualité. Chanoine de Saint-Thomas et professeur au Séminaire protestant, il y donnait des leçons d'anthropologie : attaché d'abord en qualité de médecin aux hôpitaux militaires de cette ville, il fut, en 1795, nommé médecin en chef du grand hôpital civil. Deux ans après,

en 1797, il obtint le titre de médecin physicien de Strasbourg. Membre de la Légion d'honneur, membre associé non résidant de l'Académie royale de médecine, par ordonnance royale du 27 Décembre 1820, membre du Conseil municipal de cette ville, on peut dire que M. Lauth vit récompenser ses talens par tous les genres d'illustration auxquels il est permis d'aspirer dans la carrière qu'il avait embrassée.

Si la vie de M. Lauth fut prospère, il n'échappa point pour cela à toutes les calamités de la vie humaine. La mort d'un fils aîné, dont l'éducation était entièrement achevée, car il était déjà docteur en médecine, et promettait, comme son frère cadet, d'être un des ornemens de l'art; cette mort, dis-je, laissa dans le cœur de M. Lauth une profonde blessure, qui saigna jusqu'à son dernier instant. . . L'ame humaine a beau se roidir contre de pareilles atteintes, elles empoisonnent toujours la vie la plus heureuse et en détruisent tout le charme et toutes les illusions : il subit donc la condition humaine, et sa carrière ne fut pas sans larmes. Mais son amour pour la science et la vérité le soutinrent, et il y trouva sa consolation dans la douleur.

Vous venez d'entendre, MM. les Élèves, par cet historique abrégé de la vie du collègue que nous regrettons, quels travaux conduisent à la célébrité, comme à la vérité; car tous nos efforts en médecine n'ont pour but que d'atteindre à la vérité des choses, sans laquelle on ne peut obtenir de succès. Voilà pourquoi les médecins, de l'aveu

même d'un de leurs plus fameux détracteurs, J. J. Rousseau, forment dans la société une classe d'hommes les plus instruits, les plus vrais et les plus moraux, par l'habitude qu'ils ont de n'aimer et de n'estimer que la vérité.

C'est vers ce but que se dirige la société toute entière lorsque la raison publique est écoutée, et que l'Administration est d'accord avec elle. Il en est ainsi parmi nous, grâce aux Administrateurs éclairés qui président à cette ville et à ce département; vous le voyez, Messieurs, et ce magnifique établissement atteste ce qu'un tel concours peut produire sous un Prince ami des arts et de la justice.

Nos Administrateurs ont vivement senti qu'en élevant un pareil monument aux sciences et à la philosophie, on appelle l'attention et les bienfaits de ceux qui les aiment et peuvent les protéger, et l'on provoque les efforts de ceux qui les cultivent avec le besoin de la vérité, le plus noble de tous nos besoins.

Ne vous semble-t-il pas en effet, Messieurs, quand vous approchez de cette enceinte, quand vous en avez examiné l'ensemble et les détails, que rien de médiocre ne doit sortir d'un pareil établissement. Vous sentirez donc vivement que, pour répondre aux intentions et aux vues de l'Administration, pour vous rendre dignes de tels bienfaits, pour récompenser enfin le zèle de vos professeurs, vous devez redoubler d'efforts afin que votre instruction réponde au développement des moyens que l'on met ici à votre disposition.

Ce monument, élevé au culte des sciences et de la vé-

rité, vous montre le prix que vous devez y attacher ; le travail ne vous coûtera point, pour arriver aux succès que vos parens et la société attendent de vous. Par tout ce qui a été fait ici pour captiver votre attention, vous voyez que le Prince et l'Administration attachent à vos progrès et à la dissémination des lumières une importance que l'on voudrait en vain se refuser de reconnaître.

C'est toujours avec un nouveau zèle que nous recueillons chaque année toutes les vérités que le temps, l'art et l'expérience nous révèlent, et qui peuvent nous arriver du dehors, comme sortir de cette Académie, pour vous les transmettre aussi dépouillées que possible de tout mélange d'erreur, et pour vous mettre en garde contre les écarts de votre imagination.

Quel enthousiasme cet heureux concours de volontés et de sentimens, pour votre avantage personnel, ne doit-il pas vous inspirer, et avec quelle énergie ne doit-il pas vous porter à vous rendre dignes de tant de soins et de prévoyance : aucuns travaux ne vous paraîtront donc au-dessus de vos forces pour remplir les destinées auxquelles vous vous trouvez appelés ; vous devez transmettre aux générations qui nous suivront ce dépôt des connaissances humaines que nous nous efforçons de vous transmettre, accru de celles que vous y aurez ajoutées. Je ne doute pas, Messieurs, que tout ne vous devienne facile, pour vous mettre en harmonie avec ces nobles pensées ; vous sentirez fortement que, si le travail présente quelquefois un peu d'amertume, ses fruits sont toujours doux ; et si vous éprouvez

parfois quelque lassitude et quelque fatigue, vous vous rappellerez aussitôt que FERNEL et M. LAUTH vous crient de leur tombe : *Longa quiescendi tempora fata dabunt*, et vous recouvrerez de nouvelles forces dans cet élan...

M. le Recteur adresse ensuite aux étudians l'allocution suivante :

MESSIEURS LES ÉTUDIANS EN MÉDECINE,

Et nous aussi, nous ne laisserons pas échapper cette circonstance solennelle sans offrir à la mémoire de celui dont nous venons d'entendre l'éloge historique, et qui fut l'un de nos premiers maîtres, le juste tribut de nos hommages et de nos regrets. Nous en profiterons encore pour vous adresser quelques observations que notre sollicitude nous suggère.

Lors même que l'exemple de tous ceux qui, comme le célèbre professeur dont nous regrettons la perte, se sont distingués dans la carrière médicale, ne prouverait pas que la vie du médecin doit être consacrée toute entière à l'étude, il suffirait de jeter un coup d'œil sur la science elle-même pour en acquérir l'intime conviction.

Pour apprécier en effet tout ce qui concourt au maintien de la vie, et conséquemment tout ce qui est propre à en prévenir les altérations et à guérir les maladies, il ne suffit pas de s'être préparé par l'étude des lettres à pénétrer dans le sanctuaire des sciences ; il ne suffit pas d'avoir étudié les lois de la physique, d'avoir calculé leur action dans l'équilibre de l'univers et les grands phénomènes du globe que nous habitons, d'avoir compris les applications connues de

ces lois au physique de l'homme et d'en avoir suivi l'influence sur la plupart des phénomènes de la vie auxquels elles concourent; il ne suffit pas d'avoir décomposé avec le chimiste et l'air et l'eau, et les corps inertes et les corps organisés, d'en avoir reconnu les principes constituans et le degré de force de leur combinaison; il ne suffit pas d'avoir étudié les corps de la nature le plus en rapport avec l'homme, non-seulement pour les distinguer et les reconnaître par les propriétés relatives de leurs formes, mais pour apprécier leur influence sur l'homme, soit que ces corps dussent seulement servir à ses usages extérieurs, soit qu'ils fussent destinés à se transformer en sa propre substance, soit que, doués de propriétés énergiques capables de modifier puissamment l'action vitale, ils puissent devenir ou des remèdes héroïques ou des poisons terribles, suivant la manière dont on sait s'en servir; il ne suffit pas d'avoir décomposé avec l'anatomiste le corps humain, d'avoir vu séparément chacune des parties de son organisation si compliquée, d'avoir poursuivi, à l'aide de la loupe, celles qui par leur délicatesse échappent à la vue simple, ni d'avoir étudié les rapports de toutes ces parties pour concourir simultanément à une même action ou pour se suppléer mutuellement; il ne suffit pas d'avoir étudié l'histoire et le tableau des nombreuses maladies de l'humanité, non-seulement dans les descriptions les plus savantes et les plus fidèles des auteurs, mais dans la nature, bien plus savante et bien plus fidèle encore à elle-même.

Tout cela sans doute, pour être bien apprécié, demande

déjà l'emploi des facultés d'une intelligence heureuse, développées par un travail soutenu.

Mais ce n'est pas seulement ce qui est connu qu'il s'agit d'apprendre; si l'on veut concourir soi-même aux progrès de son art, il faut, après s'être approprié toutes les connaissances acquises, s'élever encore plus haut pour les apprécier elles-mêmes et les juger; il faut savoir douter quelquefois de ce qui a été transmis, souvent comme indubitable, démontrer l'évidence de ce qui était resté jusqu'alors problématique, interroger la nature par le génie de l'expérience et de l'observation, et la forcer, pour ainsi dire, à nous révéler aussi quelques-uns des mystères qu'elle recélera toujours si abondamment dans son sein.

Mais ce n'est pas encore assez que le médecin ait acquis de vastes et profondes connaissances sur la nature et sur l'homme; sa vie toute entière doit en être une application continuelle : ce n'est pas seulement pour en raisonner qu'il étudie la science, c'est encore, et c'est surtout pour la pratiquer.

Or, je le demande, Messieurs, si, même dans les arts mécaniques les plus simples, et dont la théorie est le plus facile à saisir, l'apprentissage est cependant de plusieurs années d'un travail assidu, faut-il s'étonner que le législateur ait voulu que le temps consacré aux études médicales fut plus long que celui qu'il a prescrit pour plusieurs autres études très-importantes d'ailleurs.... Et que l'on ne dise pas que, s'il en est ainsi, c'est parce qu'une partie de ce temps doit être employé à des sciences accessoires à la mé-

decine; car le législateur a voulu aussi que l'aspirant au doctorat en médecine fût pourvu non-seulement du baccalauréat ès-lettres, comme ceux qui se destinent à d'autres études spéciales, mais encore du baccalauréat ès-sciences, et par là il a évidemment manifesté que des quatre années affectées aux études médicales, aucune partie n'en fût distraite, même pour des études accessoires, qui toutes doivent avoir été terminées lorsqu'on est admis à prendre sa première inscription en médecine.

Que faudrait-il donc penser de ceux qui, prenant pour guide leur inexpérience et une vaine présomption, se flatteraient de satisfaire à leurs obligations, en réservant pour l'étude quelques-uns des mois qui doivent précéder leurs examens, et croiraient en attendant pouvoir consacrer leur temps à de frivoles amusemens?

De telles espérances, si elles pouvaient se réaliser, ne seraient-elles pas une conspiration non-seulement contre ceux qui les auraient conçues, mais contre la société elle-même?

Considérons en effet quels sont les intérêts dont le médecin est dépositaire, et dont il est appelé à juger chaque jour avec une autorité dictatoriale, c'est la santé, c'est la vie de ses concitoyens, c'est leur réputation, c'est leur honneur, plus chers encore que leur vie.

Ah! pour exercer une telle magistrature, ce n'est pas assez de la science, il faut encore la sagesse; ce n'est pas assez d'avoir consacré sa jeunesse aux études les plus difficiles, il faudrait aussi les avoir consacrées à la pratique des

vertus... Et si l'on demandait quelles sont celles dont le médecin devrait principalement être doué, je dirais que toutes ont leur emploi dans sa noble profession, et qu'il serait impossible d'en désigner une seule dont la privation ne fût une lacune et ne donnât lieu à des regrets.

Que de développemens il serait facile de donner à ces importantes vérités, si le temps le permettait, et si je ne devais compter d'ailleurs sur la sagacité de ceux qui m'écoutent, pour suppléer à ce qu'il ne m'est pas donné d'accomplir en ce moment.

C'est donc à vos plus sérieuses méditations, MM. les Étudians, que j'aime à confier ces réflexions, et c'est à votre honneur, c'est à votre conscience que je m'adresse pour vous prescrire l'accomplissement des grandes obligations que vous impose le ministère auquel vous vous destinez.

Mais j'ai déjà trop long-temps retardé la proclamation des noms de ceux qui, par les succès de leurs études, ont donné une honorable garantie et du bon emploi qu'ils ont fait de leur temps et des services que la société a lieu d'espérer de leurs talens.

Le Secrétaire de la Faculté proclame ensuite les noms de MM. les Étudians qui, conformément à la délibération du 23 Août 1826, ont mérité les prix de l'année scolaire écoulée. Ces prix sont distribués par M. le Recteur dans l'ordre suivant.

Prix d'anatomie et de physiologie.

Un prix d'anatomie et de physiologie est partagé entre MM.

Louis-Auguste Bresson, de Dijon (Côte-d'or);

François-André Castano, de Strasbourg (Bas-Rhin),

Et Ferdinand Ceccaldi, d'Évisa (Corse).

Prix de chirurgie.

1.er Prix : M. Louis-Auguste Bresson, de Dijon (Côte-d'or).

2.e Prix : M. Prosper Meynier, de Besançon (Doubs).

Un prix d'encouragement est accordé à M. Alfred-Antoine-Théophile Renaut, de Baccarat (Meurthe).

Prix de médecine.

1.er Prix, partagé entre MM. Louis-Auguste Bresson, de Dijon (Côte-d'or),

Et M. Prosper Meynier, de Besançon (Doubs).

2.e Prix : Ferdinand Ceccaldi, d'Évisa (Corse).

Une mention honorable est accordée à M. Alfred-Antoine-Théophile Renaut, de Baccarat (Meurthe).

Prix d'histoire naturelle médicale.

M. François Barthez, de Lésignan (Aude).

Prix d'accouchement.

1.er Prix : La dame Sophie-Salomé Issler, née Stromwald, de Strasbourg (Bas-Rhin).

2.e Prix : La dame Marie-Magdeleine Becker, née Hoffherr, de Strasbourg (Bas-Rhin).

Un autre 2.e Prix : La demoiselle Marie-Anne Kopf, de Strasbourg (Bas-Rhin).

Une mention honorable est accordée à la dame Marguerite Spach, de Mühlhausen (Bas-Rhin).

La séance a été levée aux applaudissemens unanimes de l'assemblée.

Signé : Bérot, Cailliot, Coze, Flamant, Foderé, Gerboin, Lobstein, Masuyer, Meunier, Nestler et Tourdes.

Certifié conforme :

Le Doyen de la Faculté,

CAILLIOT.